

Des curiosités de l'architecture religieuse.

Les clochers comptent parmi les plus importants repères du paysage architectural québécois. La place prépondérante occupée par la religion dans l'histoire de la province prend la forme de plus de 2 000 églises. L'originalité de cette architecture religieuse est le reflet d'une continuelle fusion entre les différents héritages religieux et les influences architecturales, d'abord françaises, ensuite anglaises et américaines. À plusieurs égards, ce patrimoine représente l'adaptation à un monde nouveau, mais il est aussi l'expression de traditions profondes et fragiles.

Parcourir l'histoire de l'architecture québécoise, c'est découvrir des phénomènes qui témoignent d'une société en évolution. Certains bâtiments possèdent des qualités intrinsèques, d'autres tirent leur valeur de leur environnement. D'autres encore sont des cas exceptionnels, des curiosités, qui nous renseignent sur des facettes sociales ou culturelles particulières.

Kinnear's Mills, un site aux églises de multiples confessions



Ensemble du village
Photo : François Brault

Kinnear's Mills est une petite localité au nord de Thetford Mines, dans la région de l'Amiante. Au cœur d'un paysage montagneux, le village abrite une trentaine de maisons, un magasin général et quatre églises de confessions différentes. Malgré leur simplicité, les clochers de ces églises, dont deux sont surmontés d'un coq, confèrent à ce village un caractère très pittoresque. Ils témoignent d'une diversité culturelle peu courante dans une si petite agglomération et due à la colonisation particulière du lieu.

Dans les années 1820, l'Écossais James Kinnear est un des premiers habitants à s'installer le long de la rivière Osgood. C'est à lui que le village doit son nom. Une vingtaine d'années plus tard, un petit hameau se forme autour d'un moulin à scie et d'un moulin à farine. La majorité des habitants sont alors anglophones.

Bien qu'elles soient toutes composées d'un vocabulaire architectural différent, les quatre églises se rattachent à la tradition vernaculaire. Chacune est bâtie selon un simple plan rectangulaire. Les ouvertures des façades sont disposées symétriquement et un toit à deux versants les surmonte. Leur revêtement extérieur est en bois ou en bardeau d'amiante.

Les variantes stylistiques touchent la forme des ouvertures en façade et sur les longs côtés. La Candish Church, église presbytérienne, la plus ancienne du village, a été fondée en 1842. L'église actuelle, construite en 1873, remplace la chapelle d'origine en bois rond. Des quatre lieux de culte, c'est celui dont le style se rapproche le plus des églises de colonisation traditionnelles. Sa composition s'inspire du néoclassicisme, avec des ouvertures cintrées et un clocher aux proportions correspondant aux canons classiques. L'église méthodiste, pour sa part, se distingue très peu de sa voisine presbytérienne. L'absence de clocher et les fenêtres en forme d'ogive sont les seuls éléments qui les différencient. Elle a été construite en 1876.

En 1897, les anglicans construisent à leur tour un temple. Il conserve le caractère des églises de colonie, mais son vocabulaire architectural est néogothique : clocher pyramidal, contreforts rythmant les longs côtés, baies ogivales et fenêtre en forme de quatre-feuilles au-dessus du porche d'entrée.

L'actuelle église catholique a été construite en 1950, pour remplacer la chapelle de 1842, démolie en 1896 (en attente de la deuxième construction, la population catholique assistait à la messe à Leeds). Cette église reflète l'arrivée de la modernité dans l'architecture religieuse du 20^e siècle. Si le plan rectangulaire est assez traditionnel, d'autres éléments stylistiques affichent l'évolution de la conception formelle de l'époque : clocher tronconique et lucarnes de la toiture des longs-pans, par exemple. Le caractère modeste, et le volume de la construction et l'utilisation de matériaux locaux l'harmonisent aux trois autres églises du lieu.

En plus de témoigner de la diversité ethnique et religieuse de cette localité, l'organisation du village de Kinnear's Mills permet de comprendre l'évolution de la vision colonisatrice de l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à celle de l'Amérique du Nord britannique. Le Régime français ne permettait pas l'établissement de colons d'autres confessions que l'Église catholique romaine. Après la Conquête, le peuplement se diversifie et donne lieu, notamment dans les Cantons de l'Est, à l'implantation de plusieurs nouvelles traditions religieuses. Cette situation a permis l'élaboration du noyau confessionnel de Kinnear's Mills qui, par sa concentration d'églises, rappelle certaines agglomérations de Nouvelle-Angleterre. C'est pour ce caractère exceptionnel au Québec que l'ensemble de Kinnear's Mills doit absolument être conservé dans son intégrité.



Église anglicane
Kinnear's Mills
Photo : François Brault

Le pavillon Judith-Jasmin de l'UQÀM, symbole de la continuation laïque d'un enseignement supérieur à l'origine religieux

En 1975, l'Université du Québec à Montréal aménage un nouveau bâtiment, le pavillon Judith-Jasmin, sur l'emplacement de l'église Saint-Jacques construite en 1858. On demande que la construction comprenne le clocher de la façade et un transept de l'ancien édifice. Le concept doit donc envisager marier des éléments anciens et nouveaux, tout en s'intégrant dans la trame urbaine du centre-ville.

Le parti architectural retenu a été de concevoir, sur l'emplacement de la nef et dans l'ancien transept, les axes de circulation du nouveau bâtiment. L'édifice est relié, à l'extérieur, par des arcs paraboliques qui simulent la structure de l'ancienne construction. Cette aire de circulation est surmontée de puits de lumière permettant des percées visuelles qui débouchent sur les éléments architecturaux des parties conservées de l'église.

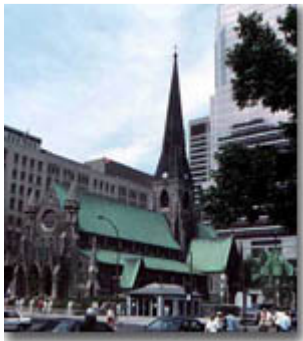
Le nouveau pavillon de l'UQÀM occupe le quadrilatère formé des rues Sainte-Catherine, Saint-Denis, Berri et Ontario. Le traitement des masses en brique rouge et le découpage d'angles forment un ensemble cohérent, qui ne signale aucune volonté de rappeler les parties conservées. Ce choix est conforme aux nouvelles tendances en conservation architecturale qui privilégient l'utilisation de matériaux contemporains pour exprimer avec clarté l'intervention nouvelle.

Le site de l'église Saint-Jacques a une histoire mouvementée, ayant trois fois été la proie des flammes au cours des cent dix ans de son évolution. Il est d'abord occupé, à partir de 1822, par la cathédrale, le palais épiscopal de Montréal et par un bâtiment servant de collège. Cet ensemble est incendié en 1852 et n'est pas reconstruit sur cet emplacement. Les sulpiciens choisissent plutôt d'y ériger une nouvelle église paroissiale selon les plans de John Ostell. L'église, consacrée en 1857, est de nouveau la proie des flammes en 1858. Victor Bourgeau,

architecte du diocèse, est alors chargé de la réédifier. Il conserve la façade et les murs originels d'Ostell et, seize ans plus tard, il ajoute une flèche à la tour de la rue Saint-Denis. En 1888, un agrandissement est prévu. On construit un transept vers le sud en déplaçant l'entrée principale sur la nouvelle façade de la rue Sainte-Catherine.

En 1933, un troisième incendie détruit le corps principal de l'église, laissant cependant intactes les deux façades. Une église est reconstruite, mais en 1975 elle est démolie pour faire place au nouveau pavillon universitaire, qui intégrera les deux façades à l'ensemble contemporain. Cette conservation d'éléments anciens témoigne d'un désir de réutilisation du patrimoine religieux dans le contexte d'une métropole en pleine évolution, où les valeurs religieuses traditionnelles font de plus en plus de place à une vision laïque de la société. Le pavillon Judith-Jasmin de l'UQÀM devient le symbole de la mutation de la conception nationale de l'enseignement supérieur géré par les religieux depuis la fondation de l'Université Laval à Québec.

Cathédrale Christ Church et l'étonnant complexe de la ville souterraine à Montréal



Ensemble extérieur
Photo : Germain Casavant

Aujourd'hui totalement intégrée au paysage urbain du centre-ville de la métropole, la cathédrale Christ Church est intrigante à plusieurs égards. Entourée de grands immeubles, elle a perdu son environnement rural du 19e siècle. Construite à l'origine sur un terrain verdoyant au pied du Mont-Royal, à l'extérieur du tissu urbain, comme c'est souvent la façon de procéder dans la tradition dans la mentalité britannique, elle est devenue le symbole de l'urbanisation frénétique de la métropole québécoise.

Graduellement entourée de constructions commerciales, puis de gratte-ciel, tours à bureaux et sièges sociaux de compagnies, elle a peu à peu perdu son environnement champêtre au profit d'un macadam bruyant et cosmopolite. Puis, à partir des années 1960, avec la construction du métro, s'est développée au-dessous d'elle une ville souterraine qui s'étend sur treize kilomètres de galeries regroupant des commerces, des cinémas et des accès à des édifices clés du centre-ville : la Place Ville-Marie, le Complexe Desjardins, la Place des Arts, etc. La voilà dorénavant littéralement englobée dans un univers d'asphalte, d'acier et de béton. Quel spectacle surréaliste que de voir cette construction majestueuse portée dans les airs sur de fragiles pilotis au moment de son enveloppement par le complexe souterrain des Promenades de la Cathédrale.

Son style architectural d'esprit gothique anglais la distingue encore heureusement de son environnement immédiat. L'architecte britannique Frank Wills, qui dresse les plans en 1859, intègre ce vocabulaire, notamment par la répétition de la forme d'ogive sur les trois arcs de la façade et les fenêtres des longs côtés, les bas-côtés soutenus par des contreforts et le chevet plat percé d'une haute fenêtre.

Au 20e siècle, plusieurs architectes sont intervenus pour compléter le décor intérieur. Les trois vaisseaux, une nef centrale et deux bas-côtés, sont séparés par une colonnade dont l'ornementation date toutefois de l'origine de la construction. Les plafonds à charpente apparente, les chapelles et la table de communion sont des éléments réalisés au 20e siècle par les architectes Percy E. Nobbs et Philip Turner.



Tour de croisée
Photo : Germain Casavant



Vue transversale de la nef
Photo : Germain Casavant

Enfin, une intervention moderne à l'édifice attire l'attention. En 1927, la flèche du clocher, à la croisée du transept a dû être démontée. Son poids risquait de faire s'effondrer la tour. En 1940, elle a été reconstruite presque à l'identique par les architectes Ross & Macdonald. À la fin des années 1980, la construction du centre commercial souterrain nécessite la consolidation de l'église et son maintien sur pilotis pendant plusieurs mois.

Katia Tremblay

Bibliographie:

- Archambault, Diane, *Les chemins de la mémoire (Tome 2)*, Québec, Les Publications du Québec, 1991, pp. 81-83.
- Gauthier, Raymonde, *Les chemins de la mémoire (Tome 2)*, Québec, Les Publications du Québec, 1991, pp. 91-92.
- Genêt, Nicole, *Les chemins de la mémoire (Tome 1)*, Québec, Les Publications du Québec, 1990, pp. 421-422.